

L'APPRENTI TRAVESTI EN TRAVAILLEUR

Quand le temps est venu de quitter les mirages de l'enfance pour revêtir l'habit du travail, quelque chose se produit de l'ordre de la métamorphose. On n'entre pas dans un métier aussi facilement que dans un bleu de travail. La formation c'est le temps qu'il faut pour entrer dans une forme. Après avoir reçu une identité à sa naissance, puis une éducation, voilà le jeune apprenti en situation de recevoir une formation, forme unie du métier qui va bientôt l'habiller, le recouvrir. Pris dans un système de gestes codifiés, il doit entrer en usage et en fonction, ce qui signifie qu'il doit accomplir un rôle, entrer dans un personnage, revêtir un costume, déployer son jeu sur une scène. Dans cet espace social où il accomplit sa transformation, tout est actif, agi et réagissant, mais les rôles sont déterminés dans un jeu fini d'interactions. Il serait simpliste de considérer que le jeune apprenti soit entièrement actif ou totalement agi dans ce changement qui le dirige vers le premier matin de sa vie professionnelle.

L'individu n'est pas nié dans cette mise en conformité des gestes de l'apprenti. La société professionnelle, confrontée à l'accélération du rythme des changements, tente seulement de défendre sa propre stabilité en codifiant et en mettant à jour ses savoirs spécifiques. C'est la raison pour laquelle tout sera fait pour neutraliser la force déstabilisante de l'apparence, du changement, de la contradiction et de la lutte chez l'apprenti. Ce qui est nié ce n'est pas son individualité, c'est son potentiel révolutionnaire, fait de réappropriations et de réinventions.

L'apprenti, considéré dans l'espace de son métier, est un pôle d'inscription. Conçu pour marquer et être marqué, il est écrit par ce qui le marque, avant même de pouvoir développer sa pratique. Il lui faudra se laisser recouvrir par la marque de ses maîtres avant de pouvoir avancer la sienne. Ces marques, qui sont autant de cicatrices, valent pour ce qu'elles révèlent de remarquable chez celui ou celle qui les porte. Remarquer et se faire remarquer, voilà l'autre plan sur lequel se joue le « devenir maître » de l'apprenti.

Dans la pâtisserie comme dans les sciences sociales, ce qu'il reste d'individu chez l'apprenti n'est envisagé que comme support. Il s'agit, avant toute chose de supporter un ordre, une culture, la structure d'un métier, sa mise en adéquation avec la société des consommateurs. Dans cette perspective, les supports sont interchangeables. Peu importe l'apprenti, pourvu que le métier se reproduise et que la satisfaction des besoins soit assurée.

La société entière se délire aujourd'hui comme une superproduction où tout est jeu. Chacun est invité à servir une intrigue en assumant un rôle aux contours prédéterminés. Le bureau, dans lequel se font et se défont des carrières de plus en plus brèves, sert de décor à des séries télévisées de plus en plus longues. Il n'est plus aujourd'hui possible d'entreprendre quoi que ce soit, sans être qualifié d'acteur (social, économique, culturel, politique...). L'action même s'est teintée de jeu et n'est plus envisagée dans l'économie réelle des relations humaines, mais au sein d'une fiction plus réelle que le réel. Dans la théâtralité générale, chacun interprète un rôle et cherche à s'intégrer. L'apprenti n'y échappe en rien. Sur la scène de la réalité, comme sur celle du fantasme, il répète un rôle

écrit pour lui avec des mots qui ne sont pas les siens. Ce qui est en jeu dans sa formation, c'est moins l'ordre de son discours ou l'enchaînement des images qu'il projette, que l'élaboration d'un scénario constitutif qui lui permettra de vivre son métier en prenant part à l'édifice social, ou du moins en cultivant la fiction de sa participation structurante dans le récit auquel il prend part. Les lycées professionnels sont des écoles d'acteurs dans lesquelles on n'apprend qu'un seul rôle. Le récit qui s'y joue est celui dans lequel chacun donnera la seule, l'unique réplique pour laquelle il aura été formé. Sa voix, comme la nôtre, rejoindra le bruit de notre temps sans que le récit n'en soit substantiellement changé.

Dans ce temps où il endosse un rôle de figurant, l'apprenti est encore spectateur de lui-même. Il se projette sur une scène qui n'est pas encore la sienne. Il ignore malheureusement que s'y joue sa raison d'être. Il a encore la gaucherie des jeunes comédiens qui en font trop ou pas assez, mais il sait intuitivement qu'une composition en devenir le fait tenir ensemble avec tant d'autres. Sur la scène de cet assemblage, c'est la société qui parle. Il faudra encore un peu de temps pour discerner, dans la trame de ce texte qui s'écrit au jour le jour, le système de simulation que déploie l'apprentissage, et comprendre qu'il n'aurait aucune raison de se structurer ainsi si la société, qui selon Pierre Legendre « mobilise la logique de la parole en usant de grands moyens fictionnels » ne lui servait déjà de modèle.

Cette société scénarisée qui n'admet que des acteurs, des figurants et des techniciens a voulu annexer la fiction au réel dont elle craignait la finitude. C'est le contraire qui s'est passé. Aujourd'hui, dans un pays comme les Etats unis, les militaires sont recrutés sur des jeux en lignes. Ils sont ensuite formés au combat sur des simulateurs. La réalité est tenue à distance le plus longtemps possible, car elle est, d'une certaine manière, devenue l'ennemi, ce qui est assez logique quand on a bâti sa nation sur un rêve.

Dans ces conditions, la formation de l'apprenti est un exercice qui relève de la haute voltige entre principe de réalité, scénario professionnel, rêve de réussite et confrontation aux enjeux réel de la fonction. Comme l'acteur, l'apprenti va devoir entrer dans la peau d'un personnage, mais contrairement à lui, cette peau est la sienne et il ne pourra en changer qu'au prix d'une réorientation. Changer de métier n'est pas aussi simple que changer de rôle. Le culte de la mobilité de l'ère libérale est un plébiscite de l'acteur comme nouvelle figure du travailleur polyvalent et modelable .

Il y a pourtant une lecture positionnelle grâce à laquelle l'apprenti devenu « agent » va devoir faire sa place au sein d'un groupe dont il épousera les codes. Pour François Laplantine, « tout se passe comme si, à l'intérieur d'un groupe donné, on ne pouvait qu'être identique. » Il lui faudra donc gommer ou taire ses différences s'il veut rejoindre son milieu. Le vêtement recouvre ici un sens particulier. Il signifie ce mouvement vers le même que ritualisent les cérémonies initiatiques et l'insertion professionnelle.

Le vêtement n'exprime pas la personne mais la constitue. L'apprenti, revêtu des apparences de son métier futur, endosse avec elles ce que Roland Barthes appelle « cette image désirée à laquelle le vêtement nous permet de croire », car en définitive c'est bien de croyance dont il s'agit. Croire en la possibilité d'un remède ou d'une expertise. Croire en la compétence avérée d'un spécialiste, homme du métier. Le vêtement est certes ce par quoi le professionnel peut être approché, mais il est loin d'avoir un caractère

exclusivement social. Il entre facilement dans l'économie du fantasme tant il est vrai qu'il véhicule un caractère sexuel indéniable, au point de susciter la fixation du désir sur tel ou tel corps de métier, dont la tenue est alors fétichisée. La tenue faisant la première impression sur autrui, un certain nombre de signes sont envoyés, lesquels relèvent à la fois du social, du sexuel et du positionnel, de telle sorte que le professionnel se retrouve piégé dans une apparence qu'il s'est construite au gré de son apprentissage, jusqu'à cette forme endossée, au plus proche de l'action, cette forme qui le classe au lieu de le révéler véritablement.

Dans une société fortement normalisatrice, l'apprenti n'a pas la possibilité, comme l'artiste, d'utiliser le vêtement comme médium pour faire valoir sa personnalité. La tenue de travail n'est pas faite pour exprimer les qualités de celui ou celle qui la porte. Elle tend bien au contraire à effacer l'individu au profit de la fonction. Face aux valeurs sociales dominantes, la tenue professionnelle, formidable instrument d'intégration, gomme toutes les différences, qu'elles soient sexuelles ou raciales. Cette collectivité amoureuse d'elle-même qui recrute et forme des mêmes, il n'est pas étonnant qu'elle constitue son propre sexe. Si elle moule ses apprentis dans une même forme, elle n'a pas pour autant la prétention de les unir. Elle veut juste qu'ils se ressemblent, qu'ils soient frères, parlant une même langue, appliquant les mêmes tarifs à de mêmes gestes. Le sexe caché des apprentis, c'est leur métier. Dans cette orgie de similitudes où les savoirs se reproduisent plus sûrement que les êtres, ce sont toujours les mêmes qui jouent la comédie du devenir professionnel.

L'apprenti est donc travesti en travailleur au premier jour de sa formation. On n'attend pas de lui qu'il soit « une partie de ce tableau plein de mouvement et de lumière » comme dans le travestissement de Loti. Il doit être le tableau même ou plutôt le même tableau. Ce transvestisme n'a pas pour but l'introspection d'un sujet mais la transcription d'un ensemble de normes dans un professionnel repérable. Etre ne suffit pas. Maîtriser son métier non plus. Il faut aussi ressembler à ce que l'on prétend être, en évitant les ambivalences de l'art.

Michel Journiac, en mettant en jeu l'image de ses parents dans son travestissement interroge le rôle qui lui est assigné en tant que fils. Dans une autre démarche, l'apprenti joue un rôle qui est à la fois le sien et celui de son maître, mais il n'interroge rien. Le jeu des apparences est reconduit sans que jamais ne soit dénoncé le faux semblant du même et sa monnaie de singe. La mascarade de Journiac est insolente et iconoclaste. Celle de l'apprenti est soumise et conformiste, car elle n'a pas d'au-delà. Elle ne dit rien de plus que son enfermement progressif dans une pratique exempte de créativité.

L'apprenti travesti en travailleur entre dans le spectacle social armé d'un rôle qui le dépasse la plupart du temps, bien qu'une région du jeu soit pour lui circonscrite. Il déroulera ses répliques avec plus ou moins d'autorité et ses gestes auront une précision variable, mais tout en lui parlera du métier qui est le sien parce qu'il en aura endossé toutes les habitudes. Ce qu'on peut regretter, c'est que ce travesti-là ne soit pas, à l'instar de ceux que décrivait Andy Warhol, une « archive ambulante » qui « remplisse une fonction documentaire ».

Sergueï Wolkonsky, 2011